

Un jour . . .

Al-Wadi, 14 juillet 1934

Un jour où l'histoire apprit que les peuples peuvent accomplir ce qu'ils veulent, et réaliser ce qu'ils projettent — bien plus, où l'histoire apprit que les peuples peuvent se découvrir eux-mêmes, et reconnaître qu'il existe des droits qu'ils doivent obtenir, une dignité qu'ils doivent préserver, et une sacralité qu'ils doivent honorer. Bien plus, où l'histoire apprit que les peuples peuvent se regarder eux-mêmes dans leur propre miroir, et y voir qu'ils sont la véritable source de la souveraineté — là où ils avaient été autrefois l'objet même de l'asservissement ; et y voir qu'ils sont la véritable source de l'honneur — là où ils avaient été l'abîme où l'on jetait l'humiliation ; et y voir qu'ils sont la véritable source de l'autorité — là où ils semblaient n'avoir été créés que pour obéir et se soumettre. L'histoire avait connu, avant ce jour, bien des jours d'espèces diverses, où la liberté des communautés était apparue, où les droits des peuples avaient été respectés, et où les sacralités de l'esprit humain avaient été honorées — mais elle n'avait jamais connu de jour dont l'impact sur la vie des gens fût plus profond que ce jour-là, ni qui fît davantage pour éveiller les gens à la dignité due à leur propre personne, et pour réaliser l'égalité entre eux malgré les différences de leur rang et les disparités de leurs classes. En ce jour, l'égalité entre les gens se réalisa autant qu'elle put jamais se réaliser : l'écart entre les extrêmes de la société humaine se referma autant qu'il put jamais se refermer, et les gens du rang le plus élevé, les plus illustres de nom, les plus exaltés de réputation, en vinrent à s'efforcer, aux côtés des plus humbles, des plus obscurs, des plus misérables de fortune, et à être tout aussi loin qu'eux de tout excès ou de toute injustice envers un être humain. Ces deux hommes, si éloignés l'un de l'autre, se recherchèrent désormais comme des frères s'aimant, ne voulant rien qui les divisât, ne désirant rien que d'abattre l'édifice de la tyrannie — et les jours qui suivirent annoncèrent que l'humanité avait enfin appris qu'elle était faite pour vivre libre, honorable et noble.

Le peuple parisien, en ce jour, et dans les quelques jours qui le précédèrent, en l'année 1789, se tenait désarmé, sans force, sans arme en main, misérable, ne trouvant rien à manger, à peine capable de se protéger des intempéries ou des accidents du temps. Et pourtant il parvint encore à trouver la force, à s'emparer d'armes par la force, à assiéger la Bastille, à faire tomber sa garnison sous son propre

commandement, et à convaincre les tyrans que l'ère de l'oppression impunie, et de l'injustice qui ne répond de rien devant personne, avait pris fin ; que l'ère de la division entre les gens, où les uns dominaient les autres, et les asservissaient, était terminée ; que le système du droit divin s'était effondré ; et que le roi ne tirait plus son autorité de Dieu, ne représentait plus Dieu sur terre, mais tirait son autorité du peuple, et représentait le peuple devant les nations et les rois.

Il serait vain d'allonger cet article en s'attardant sur les événements particuliers de ce jour, et ce serait un excès de la part de l'écrivain que de prétendre que ce jour fut entièrement bon, qu'il fut purgé de tout mal notoire et de toute grande corruption. Ce fut en effet un jour de grand mal, dont les péchés sont innombrables — et pourtant il demeure, malgré cela, un jour immortalisé dans l'histoire, parce qu'il se distingua par ce qu'aucun des jours qui l'avaient précédé n'avait accompli : il montra l'homme honorant sa propre dignité, et il prouva ce que les jours suivants n'ont cessé de confirmer depuis lors — que quelle que soit la faiblesse dont un peuple fasse preuve, il demeure fort ; que si humilié devienne-t-il, il demeure cher ; et si incapable qu'il se déclare, il demeure capable ; et quoi que les oppresseurs croient de lui — qu'il a désespéré et abandonné — il demeure riche d'espoir et d'attente.

Chacun sait que ce jour ouvrit une nouvelle porte dans l'histoire de l'humanité, par laquelle entrèrent la liberté et l'égalité, et par laquelle les systèmes de gouvernement en Europe commencèrent, d'abord, à changer ; puis commencèrent à changer aussi hors d'Europe, dans d'autres terres du globe. Et chacun sait ce qui advint au peuple français à cause de ces événements, et quels sorts divers les frappèrent à la suite de leur révolution — rien de tout cela n'a rien changé à ce que la révolution avait déjà mis en mouvement, car elle demeure une force encore à l'œuvre, suivant sa propre voie, menant vers la libération des communautés comme des individus, et portant son message aux gens, comme le disent les écrivains modernes : que tout ce qui arrive a quelque lien, proche ou lointain, avec le système de gouvernement, et que la liberté des individus et des communautés est affectée, renforcée ou affaiblie, précisément par les résultats de la Révolution française — et c'est ce grand jour, où le peuple de Paris triompha de la forteresse de la Bastille, qui mit ces résultats en mouvement. Il n'importe pas qu'un écrivain parle à la gloire de ce jour et de ses effets, qu'ils soient louables ou blâmables — ce qui importe, c'est que les gens se demandent à eux-mêmes jusqu'à quel point ce jour a fini par assurer à l'humanité la vraie liberté et l'égalité qui

méritent ce nom. Jusqu'où ce jour, avec toute sa promesse pour l'humanité, est-il parvenu à ce qu'on espérait de lui — la préservation de la dignité entière, la sauvegarde de la sacralité en abondance, et l'accès à l'idéal le plus élevé de la justice, dans la forme la plus belle, la plus pure, la plus raffinée, la plus éloignée de l'oppression et de la corruption ?

Les questions que les gens continueront de se poser, jour après jour, recevront des réponses qui varieront selon les circonstances — mais il est une chose sur laquelle les gens ne sauraient être en désaccord : c'est que la Révolution française, si elle a libéré les individus en Europe et en Amérique dans une large mesure, et libéré les communautés là-bas dans une certaine mesure, demeure néanmoins aussi loin que jamais de son but naturel. Tout effort est resté en deçà du but qu'il devrait atteindre. Les individus sont libres dans certaines parties de la terre, et non dans d'autres ; les communautés sont libres dans certains pays, et non dans d'autres.

Mais l'immense majorité des gens demeure aussi loin que jamais de jouir de ce que ces Européens privilégiés jouissent de leur propre liberté, vaste ou étroite. Tant que le colonialisme continuera de se dresser, tant qu'il demeurera l'un des systèmes établis de la vie humaine publique, tant qu'il demeurera, au fond, l'un des fondements de la relation entre les nations et les peuples, et tant que certaines nations fortes sur cette terre pourront accomplir tout ce qu'elles veulent tandis que d'autres nations, plus faibles, ne pourront rien accomplir du tout — alors la Révolution française n'a pas atteint son terme, n'a pas accompli son but, et n'a pas délivré son message à l'humanité. Car les Droits de l'Homme que la Révolution française a proclamés parlaient de l'Homme, mais ne mentionnaient jamais le Français ; parlaient de l'Homme, mais ne mentionnaient jamais l'Européen ; parlaient de l'Homme, sans établir de distinction entre race et race, ni entre génération et génération. Tant que ces droits demeurent, aujourd'hui encore, réservés à certaines générations de gens et non à d'autres, alors ce ne sont pas véritablement les droits de l'Homme, mais plutôt les droits des générations qui ont eu la chance de les conquérir, et d'en goûter les fruits — ou disons plutôt que ce sont bien les droits de l'Homme tout entier, mais que certains peuples les ont conquis, et sont ainsi devenus heureux, tandis que d'autres peuples ont échoué à les conquérir, et sont ainsi demeurés malheureux, contraints encore de tendre vers ces droits, de peiner à leur poursuite jusqu'à les atteindre, et de continuer à lutter jusqu'à pouvoir eux aussi goûter ces fruits qu'on appelle liberté, fraternité et égalité.

Il n'est pas vrai que la Révolution française ait libéré l'Homme, car l'Homme asservit encore l'Homme ; et les Français eux-mêmes, qui se voyaient autrefois comme les messagers de la liberté, asservissent encore des générations entières de gens dans des terres lointaines — les asservissant au nom même de la Révolution, les asservissant au nom même de la liberté, de la fraternité et de l'égalité. Il n'est pas vrai que la Révolution française ait aboli l'esclavage, car si les individus ne s'achètent plus et ne se vendent plus dans les pays civilisés, de grandes nations, et de vastes peuples d'une civilisation antique et d'une gloire jadis honorée, vivent encore une vie de servitude, et goûtent toutes les nuances de l'humiliation et de la disgrâce, aux mains de ces mêmes Européens qui se voient comme les messagers de la liberté, de la fraternité et de l'égalité.

Il n'est pas vrai que la Révolution française ait fait sortir les gens des ténèbres vers la lumière, car les ombres de la tyrannie, de la brutalité, de la cruauté et de la violence, et les ténèbres de l'injustice et de l'oppression, pèsent encore lourdement sur des nations qui ont tout autant le droit de jouir de la lumière que l'Europe en jouit, et que les Français eux-mêmes en jouissent.

Non — certes non. Il est bon, tout à fait bon, que les gens sachent qu'ils se sont élevés, que leurs affaires se sont améliorées, et que leur vie a véritablement changé. Mais il est mauvais, tout à fait mauvais, que les gens se laissent tromper par ce progrès, que ce changement les séduise jusqu'à la sottise, et que ce soit pure stupidité de notre part que de nous laisser enchanter par les mots liberté, fraternité et égalité, tant que nous n'en jouissons pas nous-mêmes véritablement, que nous ne vivons pas sous leur ombre, et que nous ne pouvons sentir aucune différence, si petite ou si grande soit-elle, entre nous et ces Européens.

Ce serait pure folie de nous considérer comme libres simplement parce que le mot « liberté » est devenu monnaie courante chez nous, et parce que les Français, célébrant aujourd'hui l'anniversaire de leur propre liberté, ont l'insouciance d'attendre de nous que nous attendions la liberté en y croyant, confiants qu'elle daignera un jour, d'elle-même, nous rendre visite, et choisir notre pays pour demeure.

La liberté ne visite aucun pays à moins d'y être invitée, et ne s'installe dans aucun pays à moins qu'on ne lui y prépare une place. Si nous aimons vraiment la liberté, alors invitons-la ; et si nous l'aimons assez pour vouloir qu'elle s'installe parmi nous, alors préparons-lui une

demeure en Égypte — car sa demeure n'est pas encore apparue, elle n'a pas encore été bâtie.

La Révolution française n'a pas conduit les gens jusqu'à la liberté, mais elle leur en a ouvert les portes. Certains, parmi les hommes, franchissent ces portes ; et certains d'entre eux se tiennent devant elles, perplexes, hébétés, stupéfaits.

Taha Hussein

Al-Wadi, 14 juillet 1934.